

CONSERVATOIRE LASSALLE
COURS DES ADULTES

Répertoire
de
Morceaux choisis
en prose

à l'usage des élèves
de
Deuxième Année
(Premier Terme)

CONSERVATOIRE LASSALLE
COURS DES ADULTES

| | |
|---|----|
| 1. Adieu à la rose, Armand de Saint-Exupéry..... | 8 |
| 2. À la belle étoile, Alphonse Daudet..... | 20 |
| 3. Mon tour (Un), Saint-Simon..... | 20 |
| 4. Calamité (Le), Pasternak..... | 29 |
| 5. De quel côté doit-elle aller, Michélet..... | 31 |
| 6. Ce soir (Un), 27 | |
| 7. Christ (Un), 26 | |
| 8. Clousés (Les), 25 | |
| 9. Despairées, Arthur Rimbaud..... | 24 |
| 10. Don Juan, Molère..... | 72 |
| 11. Femme adultère (La), Ernest Laugel-Maria..... | 12 |
| 12. Fanny (Une), Raudel..... | 27 |
| 13. Fidèle (Un), 23 | |
| 14. Fils (Un), 20 | |
| 15. Gamin de Paris (Le), Roger Morel..... | 24 |
| 16. Jeunes gens (Les), M. Pibaud..... | 30 |
| 17. Les tentatives de suicide (Les), G. Dehangel..... | 5 |
| 18. Lettre à Constance, Robert Choquette..... | 6 |
| 19. Maison cannoise (Une), G. Casgrain..... | 10 |
| 20. Modernisme (Le), 19 | |
| 21. Mort du père Grand (Un), H. de Balzac..... | 7 |
| 22. Mystère de l'an-jeû (Le), Adolphe Rodière..... | 11 |
| 23. Nuit (La), Félix Leclerc..... | 14 |
| 24. Pauvre (Le), La Bruyère..... | 3 |
| 25. Petites filles de la mer (Les), R. Lemaitre..... | 16 |
| 26. Petits romans (Les), 12 | |
| 27. Plafonds (Les), 22 | |
| 28. Portraits de jeune fille (Les), 19 | |
| 29. Riche (Un), 11 | |
| 30. Sœur (Une), 13 | |
| 31. Terson, Alphonse Daudet..... | 17 |
| 32. Voyage à 16 | |

Répertoire

de

Morceaux choisis

en prose

à l'usage des élèves

de

Deuxième Année

(Premier Terme)

TABLE DES MATIERES

| | pages |
|--|-------|
| 1. Adieu à la rose, Antoine de Saint-Exupéry.... | 8 |
| 2. A la belle étoile, Alphonse Daudet..... | 26 |
| 3. Bon tour (Un), Saint-Simon..... | 28 |
| 4. Calomnie (La), Beaumarchais..... | 29 |
| 5. Ce que le monde doit à la France, Michelet... | 21 |
| 6. Ce qu'il faut savoir, Molière..... | 29 |
| 7. Chrétienté (La), Thomas Chapais..... | 26 |
| 8. Cloches natales (Les), Chateaubriand..... | 25 |
| 9. Desperanza, Arthur Buies..... | 24 |
| 10. Don Juan, Molière..... | 22 |
| 11. Femme adultère (La), Ernest Pallascio-Morin.. | 12 |
| 12. Fenêtres (Les), Baudelaire..... | 27 |
| 13. Fidélité canadienne, F.-X. Garneau..... | 23 |
| 14. Fils du Titien (Le), Alfred de Musset..... | 20 |
| 15. Gamin de Paris (Le), Victor Hugo..... | 24 |
| 16. Jeunes gens et la politique (Les), M.Bibaud.. | 30 |
| 17. Lamentations du vieux poteau de bois, G.Duhamel. | 9 |
| 18. Lettre à Constance, Robert Choquette..... | 6 |
| 19. Maison canadienne (Une), H.-R. Casgrain..... | 10 |
| 20. Modernisme (Le), Félix Leclerc..... | 19 |
| 21. Mort du père Grandet (La), H.de Balzac..... | 7 |
| 22. Mystère de l'au-delà (Le), Adolphe Routhier.. | 31 |
| 23. Nuit (La), Félix Leclerc..... | 14 |
| 24. Pauvre (Le), La Bruyère..... | 5 |
| 25. Petites filles de la mer (Les), B.Lamontagne... | 18 |
| 26. Petits bonheurs (Les), Maurice Maeterlinck... | 32 |
| 27. Plateforme (La), Hector Fabre..... | 22 |
| 28. Portrait de jeune fille, Fénelon..... | 15 |
| 29. Riche (Le), La Bruyère..... | 11 |
| 30. Semer la beauté par les routes, M.Maeterlinck. | 13 |
| 31. Sermon, Alphonse Daudet..... | 17 |
| 32. Voyage à Québec, Hector Fabre..... | 16 |

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre; il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il est distrait, rêveur et il a, avec de l'esprit, l'air stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle; il conte brièvement mais froidement; il ne se fait pas écouter; il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement; il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va, les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau: il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège; il parle bas dans la conversation et il articule mal; libre avec ses amis sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre.

LETTRE A CONSTANCE

Robert Choquette

Ma chère Constance,

Eh bien ! oui, c'est moi. D'abord comment ça va dans ton coeur. M'as-tu jeté dans la vieille valise, avec ta poupée à tête chauve, ou bien m'avais-tu pardonné d'avance mon silence long de deux mois? Ton grand ami est rendu à trois mille milles de tes yeux bleus, Constance, parce qu'un soir le démonde l'aventure est entré dans sa chambre et l'a poussé du coude.

Bien souvent j'ai voulu t'écrire depuis mon départ; ce que j'en aurais à te raconter! Mais à la dixième ligne je laisse tomber ma plume et je deviens triste, triste. J'ai oublié ma langue par chez-nous avec mon coeur, faut croire. Je ne sais plus comment venir à toi, les mots sont comme de la vapeur sur le papier, sans consistance, sans force. Tu te souviens dans les rêves, quand les méchants te poursuivent et que t'une peux remuer les genoux? Dieu sait que je t'aime pourtant! peut-être davantage à ces heures-là, par le fait même que ma tendresse est refoulée dans ma poitrine et n'a pas de voix. Mais tu pourrais juger mon silence et penser bien des sortes de choses. Aussi je t'envoie une pleine enveloppe de caresses, en attendant un conte des Etats-Unis.

A l'heure où je t'écris ces lignes, les ombres de toutes les choses autour de moi s'allongent et prennent des formes démesurées. Il fait froid. Je regarde les étoiles qui s'évaporent, une après l'une. Le soleil commence. Bientôt ce sera le plein jour et nous repartirons, mon compagnon de route et moi, pour des paysages nouveaux et des horizons qu'on n'atteint jamais. Adieu, ma chère petite. Quand la voiture qui nous emporte ronronnera sur les grands boulevards de l'étranger, je fermerai les yeux en dedans de moi-même, avec ferveur, et je me rappellerai ton visage d'enfant, Constance, et tous les visages aimés que j'ai laissés en mon pays.

LA MORT DU PERE GRANDET

(Eugénie Grandet)

Honoré de Balzac

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon: "Serre, serre les sacs d'or, pour qu'on ne me vole pas."

Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille: "Y sont-ils? y sont-ils?" d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

"Oui, mon père.

-Veille à l'or!... mets de l'or devant moi!"

Eugénie lui étalait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sou-pire pénible.

"Ca me réchauffe!" disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa bouche remua une dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser l'image du Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir et ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fut agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

"Mon père, bénissez-moi, demanda-t-elle.

-Aie bien soin de tout ! Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il.

ADIEU A LA ROSE

(Le Petit Prince)

Antoine de Saint-Exupéry

Je crois que le petit prince profita, pour son évasion, d'une migration d'oiseaux sauvages. Au matin du départ, il mit sa planète bien en ordre. Il ramona soigneusement ses volcans en activité. Il possédait deux volcans en activité. Et c'était bien commode pour faire chauffer le petit déjeuner du matin. Il possédait aussi un volcan éteint. Mais comme il disait: On ne sait jamais! il ramona donc également le volcan éteint.

Le petit prince arracha aussi, avec un peu de mélancolie, les dernières pousses de baobabs. Il croyait ne jamais devoir revenir. Mais tous ces travaux familiers lui parurent, ce matin-là, extrêmement doux. Et, quand il arrosa une dernière fois la fleur, et se prépara à la mettre à l'abri sous son globe, il se découvrit l'envie de pleurer.

-Adieu, dit-il à la fleur. Mais elle ne lui répondit pas.

-Adieu, répéta-t-il. La fleur toussa. Mais ce n'était pas à cause de son rhume.

-J'ai été sotte, lui dit-elle enfin. Je te demande pardon. Tâche d'être heureux.

Il fut surpris par l'absence de reproches. Il restait là tout déconcerté, le globe en l'air. Il ne comprenait pas cette douceur calme.

-Mais oui, je t'aime, lui dit la fleur. Tu n'en n'as rien su, par ma faute. Cela n'a aucune importance. Mais tu as été aussi sot que moi. Tâche d'être heureux. Laisse ce globe tranquille. Je n'en veux plus.

-Mais le vent...

-Je ne suis pas si enrhumée que ça... L'air frais de la nuit me fera du bien. Je suis une fleur.

-Mais les bêtes...

-Il faut bien que je supporte deux ou trois chenilles si je veux connaître les papillons. Il paraît que c'est tellement beau. Sinon qui me rendra visite? Tu seras loin, toi. Quant aux grosses bêtes, je ne crains rien. J'ai mes griffes.

Et elle montrait naïvement ses quatre épines. Puis elle ajouta: "Ne traîne pas comme ça, c'est agaçant. Tu as décidé de partir. Va-t-en. Car elle ne voulait pas qu'illa vit pleurer. C'était une fleur tellement orgueilleuse.

LAMENTATIONS DU VIEUX POTEAU DE BOIS

Georges Duhamel

"Quel siècle, mon Dieu ! quel siècle ! Ne me parles pas de leurs peintures. Qu'ils me laissent tranquille avec leurs goudrons, leurs pots et toutes leurs cuisines chimiques. Bien sûr, j'ai des rhumatismes à cause de leur sale climat. Pensez; moi je ne suis pas d'ici. J'ai grandi sur une montagne, le pied au sec, dans la roche, et la tête au soleil. Ah ! non, je ne suis pas d'ici. Tant pis ! Je ne me plains pas. Il n'y a vraiment qu'une chose que je ne peux supporter. Ce sont... Parlons plus bas, je vous prie... ce sont les voisinages désagréables. Regardez un peu vers la gauche. Quelle pitié, monsieur, quelle honte ! Un poteau de ciment armé. Voilà ce qu'ils ont eu l'idée de planter à côté de moi. Quelle humiliation ! oh ! je ne lui adresse pas la parole. Je n'ai même pas l'air de le voir. Si vous saviez comme il est bête, comme il est orgueilleux et froid. Il ne comprend rien à la vie, rien au soleil, rien à la brise. Il se contente de chanter :

"Je suis fait pour vivre mille ans." Ce qui n'est sûrement pas vrai, car il est déjà fendu. Non, ce qu'il faut supporter, monsieur ! Mais, sachez-le, sachez-le, ma patience a des bornes. S'ils me poussent à bout, avec leur poteau de ciment, je vais leur montrer qui je suis. Je vais les étonner, monsieur. Je vais faire des feuilles et des branches. Je n'oublie pas mes origines. Qu'ils me poussent à bout et, parole ! je ferai des feuilles et des branches. Pourquoi pas ? Je sais encore. Il me semble que je sais encore. Il ne faudrait vraiment pas me pousser au désespoir.

UNE MAISON CANADIENNE

Henri-Raymond Casgrain

Voyez-vous là-bas , sur le versant de ce coteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et propre, avec sa grange couverte de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière?

C'est une maison canadienne. Du haut de son piedestal de gazon, elle sourit au grand fleuve, dont la vague, où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve et il a eu soin de s'établir sur ses bords. Voulez-vous maintenant jeter un coup d'oeil sous ce toit dont l'aspect extérieur est si riant.

Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois. D'abord, en entrant dans le tambour, deux seaux pleins d'eau fraîche sur un banc de bois et une tasse de fer-blanc accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

A l'intérieur, pendant que la soupe bout sur le poêle, la mère de famille, assise près de sa fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet. Un mantelet d'indienne, un jupon bleu d'étoffe du pays et une capeline blanche sur la tête, c'est là toute sa toilette. Le petit dort à ses côtés dans son ber.

Dans un coin de la chambre, l'ainée des filles, assise sur un coffre, travaille au métier en fredonnant une chanson.

Dans l'autre coin, à la tête du lit à courtepoin-te blanche et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images. Cette petite branche de sapin flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau béni.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cor-

dialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a conservé pieusement ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur qui serait entré, il y a un siècle, sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes moeurs et le même caractère.

LE RICHE

(Caractères)

La Bruyère

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'oeil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance; il fait répéter celui qui l'entretient et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir et se mouche avec bruit; il crache fort loin et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit et profondément; il ronfle en compagnie; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête et l'on s'arrête; il continue de marcher et l'on marche; tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas; on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux, pour ne voir personne ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit; il est riche.

LA FEMME ADULTERE

(Jésus passait)

Ernest Pallascio-Morin

On l'arrache à son péché pour la trainer devant Jésus ! La pauvre femme... triste en son âme..n'avait pas 'empêcher de succomber à l'amour...et tous s'étaient entendus pour l'exhiber sans détour devant la foule déchaînée!

Sa robe déchirée montre aux regards son corps souillé...tandis que des courtisanes...mieux habillées..ricanent de la voir dans sa honte ! Tout ce qu'on raconte sur elle n'émeut pas Jésus!Il a devant ses yeux une misère de plus.

Quelques gens malicieux s'approchent de Lui:

"Maitre! On a surpris cette femme en délit d'adultère.Ce n'est pas un mystère et la Loi reste écrite. Il faut bien la lapider. Que vous en semble?"

Il ne cesse de regarder ces hypocrites dont l'ensemble lui fait horreur!

Il connaît aussi la loi et surtout la dureté de leurs coeurs.Mais Il voit comme à travers un cristal tout le mal dont leur âme est coupable! Il prend alors un parti redoutable:

"Que celui d'entre vous dont l'âme est sans péché lui lance la première pierre!..."

Jésus s'est penché vers le sol... Avec le bout de son doigt, Il écrit sur le sable ce qu'il peut déceler dans les regards ahuris.

Le premier: un voleur. Le second: un adultère.L'autre: un séducteur. Le quatrième: un incestueux. L'autre une vraie langue de vipère.Celui-là:le pire des orgueilleux.

Et tous s'en vont comme ils étaient venus!

C'est alors que Jésus,s'approchant de la femme qui tremblait lui dit d'une voix que l'on entend encore aujourd'hui:

"Calme ton émoi! Où sont ceux qui t'accusent?"

-Seigneur! Je ne les vois plus; je crois qu'ils ont fui!"

Jésus reprit: "Va! Ne pêche plus!"

O Jésus! Faites que je voie mes fautes sur le sa-

ble avant que votre voix ne m'accable de ce reproche amer ... car la vague de la mer suffirait-elle à les effacer toutes, moi si rebelle à vos saintes lois ... et dont les doutes ont amoindri la Foi!

SEMER LA BEAUTE PAR LES ROUTES

Maurice Maeterlinck

Bien souvent, il suffit d'un seul mot pour balayer des montagnes d'ordures. Pourquoi n'avoir pas le courage d'opposer à une question basse une réponse noble? Croyez-vous qu'elle passe complètement inaperçue ou qu'elle n'éveille que de l'étonnement? Croyez vous que cela ne se rapproche pas davantage du dialogue naturel de deux âmes? On ne sait pas ce que cela encourage ou délivre. Même celui qui repousse cette réponse fait un pas, malgré lui, vers sa propre beauté. Une chose belle ne meurt pas sans avoir purifié quelque chose. Il n'y a pas de beauté qui se perde, il ne faut pas avoir peur d'en semer par les routes. Elle y demeurera des semaines, des années, mais elle ne se dissout pas plus que le diamant et quelqu'un finira par passer, qui la verra briller, qui la ramassera et s'en ira heureux. Pourquoi donc arrêter en vous-même une parole belle et haute parce que vous croyez que les autres ne vous comprendront pas?... Pourquoi donc réprimer un mouvement instinctif de votre âme vers les hauteurs parce que vous êtes parmi les gens de la vallée? ... D'ailleurs, croyez-vous qu'il n'y ait pas en tout homme quelque chose qui comprenne, bien au-delà de ce qu'il a l'air de comprendre, bien au-delà de ce qu'il croit comprendre?

On ne sait pas assez ce qu'elle est, cette activité silencieuse des âmes qui nous entourent. Vous avez dit une parole pure à un être qui ne l'a pas comprise. Vous l'avez cru perdue et vous n'y songiez plus. Mais un jour, par hasard, la parole remonte avec des transfigurations inouïes et l'on peut voir les fruits inattendus qu'elle a portés dans les ténèbres.

LA NUIT

(Andante)

Félix Leclerc

La nuit est venue. Quelqu'un a tourné la lampe. Il fait frais, presque froid. Tout dort.

Au dessus de la grange, plus loin que les prairies et le bois, par dessus la crête des pins, la lune regarde comme un oeil ouvert. On peut lire un journal dehors, en l'approchant de ses yeux.

Les blés endormis bruissent une chanson, en balançant leurs tiges, tous à la fois.

Les feuilles s'agitent doucement, comme si elles envoyaient la main à ceux qui n'ont pas de maison et qui passent durant la nuit pour ne pas être vus.

Au bout de sa chaîne, le chien de garde, affairé, se penche, tourne, cherche, ramasse quelque chose dans ses dents et s'éloigne à l'autre bout de sa chaîne, à l'ombre de sa niche où il n'y a pas de lune; il gruge. On entend ses crocs rentrer dans la chair d'un quartier de cheval, de vieux percheron qui a fini, qui n'est plus.

Par intervalles, on perçoit le couac-couac de la voleuse chauve-souris qui n'est pas encore couchée.

Des rideaux couleur de nuit tremblent dans les fenêtres ouvertes. Les mouches à feu brillent dans les buissons.

Une tache blanche se promène dans le parterre; c'est la chatte qui s'ennuie et miaule en regardant les arbres.

Une barge passe sur le fleuve à un arpent du bord; on peut compter les gouttes d'eau que font les rames avant de plonger.

Qui est cet homme qui glisse sur le reflet du ciel et le brouille?

L'air n'a pas été si pur, il ne peut être meilleur.

C'est froid jusque dans la poitrine.

Le feu d'une allumette, à cette heure de la nuit, jette une étrange et longue clarté. Les marcheurs passent dans la brume qui couve la rosée de demain. Quelle paix! Mystère et grandeur!

Et chacune de ces millions d'étoiles est plus grosse que la terre! Les savants n'ont jamais pu les compter toutes.

Ils les disent nombreuses comme les sables de la mer. Dans chaque vingt-quatre heures, il y a une nuit et un jour. Opérer ce changement monstre dans l'espace d'une heure, quand il faut des mois aux humains pour faire la nuit sur cent pieds carrés!

Quel puissant magicien que celui qui étend la nuit!

Et demain le soleil va venir!

Tout à l'heure, ce décor roulera dans le temps et le jour viendra comme deuxième tableau!

Et des hommes mourront cette nuit et d'autres naitront!

Une nuit de septembre est une bonne nuit pour croire en Dieu.

PORTRAIT DE JEUNE FILLE

Fénelon

Antiope est douce, simple et sage; ses mains méprisent point le travail; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout; elle sait se taire et agir de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée, et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos. Le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, choses qui font haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison: c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes.

D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté, et, en reprenant, elle encourage.

Antiope est un trésor digne d'être cherché dans les terres les plus éloignées.

C'était autrefois une affaire capitale, un événement dans la vie d'un homme, qu'un voyage de Montréal à Québec. Il y pensait longtemps d'avance et, avant de partir, ajoutait un codicille à son testament. On se décide plus vite maintenant à aller en Europe et les malles sont plus tôt prêtes. La famille éplorée allait reconduire au port le hardi voyageur; on lui faisait des recommandations touchantes, des adieux émouvants; on se jetait à l'eau pour lui serrer une dernière fois la main.

Le voyage se faisait en goélette. Parfois, au bout de huit jours de vents contraires et de navigation en arrière, on apercevait encore le toit de la maison paternelle et le mouchoir agité en signe d'adieu par une main infatigable; heureux si la barque ne faisait pas naufrage sur l'île Sainte-Hélène ou n'allait pas se perdre dans les îles de Boucherville.

Le lac Saint-Pierre était redouté à l'égal de la mer. On lui prêtait une humeur d'océan; on lui attribuait des naufrages dont il était innocent. Régulièrement, en le traversant, les estomacs sensibles avaient le mal de mer.

Le voyage durait parfois quinze jours. Les gens qui faisaient le trajet à pied vous dépassaient sans allonger le pas.

Aux goélettes succédèrent les bateaux à vapeur, qui n'allaient guère mieux. Il fallait les faire remorquer par des chevaux pour qu'ils pussent remonter le Pied-du-Courant. Ils arrivaient essoufflés.

Plus tard, les bateaux devinrent meilleurs, mais il fallut, par patriotisme, continuer à voyager dans ceux qui n'allaient pas. Les bons appartenaient à des Anglais, les mauvais à des Canadiens, et le prix de passage de ceux-ci n'en était que plus cher. N'im-

porte! on n'hésitait pas; on laissait les bureaux voyager à l'aise, l'on montait, le coeur joyeux, le corps résigné, à bord du Charlevoix, du Patriote ou du Trois-Rivières...

SERMON

(Curé de Cucugnan)

Alphonse Daudet

"Vous sentez bien, mes frères, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas! Voilà comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre.

Demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Cela ne sera rien.

Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

Vendredi, les femmes. Je dirai: Pas d'histoire!

Samedi, le meunier.

Et si dimanche, nous avons fini, nous serons bien heureux. Voyez mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper."

Ce qui fut dit, fut fait.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieux à l'entour. Et le bon pasteur, M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit, que, suivi de tout son troupeau il gravissait, en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de choeur qui chantaient le Te Deum, le chemin éclairé de la cité de Dieu.

LES PETITES FILLES DE LA MER

Blanche Lamontagne-Beauregard

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus!..

Elles avaient de longues jambes, de longs bras hâlés par l'air salin, un corps délicat et robuste, recouvert d'une robe mince dont on ne voyait plus la couleur. Leur visage était plein de soleil et leurs cheveux bruns et longs, dansaient sur leurs épaules, au gré du vent. Deux petites psychées des grèves... Elles pêchaient avec une habileté étonnante. La ligne passait et repassait dans leurs mains, sans secousse. Elles avaient une façon à elles d'arracher, sans trop le meurtrir, le poisson qui au bout du croc, agonisait en spasmes éblouissants... Deux petites fées... Leur peau brune s'ornementait peu à peu d'écaillage d'argent, et l'eau ruisselait de leurs doigts, comme un long collier de diamants... Quelle vision de simplicité et de grâce! "Pêchez-vous comme cela tous les jours, leur demandai-je, et par tous les temps?" --Oh! oui, répondit la plus grande, surtout quand il fait sombre, au "Montant", c'est dans ce temps-là que "ça mord" le plus. On ne fournit pas à appâter. La ligne jetée, un de pris. Ça grouille dans le panier, ça donne une ambition. On pêche même le soir, des fois, jusqu'à la nuit. Quand les étoiles dansent dans l'eau, on croit que c'est la truite qui nous regarde avec des yeux clairs... Moi, je trouve cela beau."—"Vous aimez donc beaucoup votre vie, vous y êtes attachées?"—"Ah! oui, bien sûr! (et elles me regardaient d'un air étonné, surprises que j'aie pu en douter). "On aime ça rester nu-pieds dans l'eau toute la journée, rentrer mouillées jusqu'aux os, le soir. On aime se laisser monter la houle sur les jambes, se promener avec le grand'large et faire face au vent. Des fois, quand le père va pêcher au large c'est nous qui allons voir aux filets. Vous voyez, ils sont tout près d'ici. Histoire de sauter dans le cha-

land, de pousser un peu de la perche, et flic! flac! on est rendu. Des fois, le vent se fâche. Alors, on pense au père qui est au loin, mais on sait qu'il va revenir.

LE MODERNISME

(Légende des pigeons)

Félix Leclerc

Le modernisme? Mais, monsieur, je suis pour ça à deux ailes, certain. Je suis prêt à déménager avec vous, à ne plus travailler, à crier votre méthode sur les toits, à vous amener tous mes amis, si votre méthode est meilleure que la mienne. Je ne suis pas un entêté dans les vieilles coutumes comme vous le pensez, un fanatique des clochers; si je suis ce que je suis, c'est que je n'ai pas trouvé mieux ailleurs. Expliquez-moi votre science nouvelle; si elle est meilleure, je l'accepte sans hésiter. Je n'attendrai pas même d'être convaincu; j'attendrai seulement d'être touché. Vous ne parlez pas?... Ecoutez, je ne vous fais pas peur? Voilà ma question bien droite: Avez-vous dans votre invention quelque chose qui s'occupe de l'âme? Parce que je crois à ça! Qui s'occupe du coeur? Parce que j'ai des sentiments; Qui s'occupe de la tête? parce que j'ai des idées.

Si vous me prouvez que dans votre institution, on parle d'amour, d'amitié, de charité sans rire; si on vénère les vieux; si on respecte la femme; si on se tourmente pour la vérité; si on s'inquiète de la beauté, si les dimanches sont gais, les moeurs propres; si on aime le travail, la famille, monsieur Plumeau, j'embarque, je vais avec vous autres! Mais à la condition que je retrouve tout ce que je viens d'énumérer, parce que, dans les clochers, on a tout ça. Pouvez-vous me garantir qu'on fête l'honnêteté, que la matière passe en dernier, que l'argent est un outil, pas un but; que la mort n'est pas morte?

C'était à Bologne. Il y avait eu une entrevue entre le pape et l'empereur: Il s'agissait du duché de Florence, ou, pour mieux dire, du sort de l'Italie. On avait vu le pape et Charles-Quint causer ensemble sur une terrasse, et pendant leur entretien la ville entière se taisait. Au bout d'une heure, tout était décidé; un grand bruit d'hommes et de chevaux avait succédé au silence. On ignorait ce qui allait arriver, et on s'agitait pour le savoir; mais le plus profond mystère avait été ordonné; les habitants regardaient passer avec curiosité et avec terreur les moindres officiers des deux cours; on parlait d'un démembrement de l'Italie, d'exil et de principautés nouvelles. Mon père travaillait à un grand tableau et il était au bout de l'échelle qui lui servait à peindre, lorsque les haliebardiens, leur pique à la main, ouvrirent la porte et se rangèrent contre le mur. Un page entra et cria à haute voix: "César!" Quelques minutes après l'empereur parut, raide dans son pourpoint, et souriant dans sa barbe rousse. Mon père, surpris et charmé de cette visite inattendue, descendait aussi vite qu'il pouvait de son échelle; il était vieux et, en s'appuyant à la rampe, il laissa tomber son pinceau. Les assistants restaient immobiles; car la présence de l'empereur les avait changés en statues. Mon père était confus de sa lenteur et de sa maladresse; mais il craignait, en se hâtant, de se blesser; Charles-Quint fit quelques pas en avant, se courba lentement et ramassa le pinceau. "le Titien," dit-il d'une voix claire et impérieuse, "le Titien mérite bien d'être servi par César." Et, avec une majesté vraiment sans égale, il rendit le pinceau à mon père, qui mit un genou en terre pour le recevoir.

Bonnes soeurs qui venez ainsi consoler la France, permettez que je vous réponde.

Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or et d'efforts de toute sorte pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel!

Ne venez donc pas me dire: Comme elle est pâle, cette France! Elle a versé son sang pour nous! Qu'elle est pauvre! Pour votre cause, elle a donné sans compter; et, n'ayant plus rien, elle a dit: Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne.

Alors elle donne son âme et c'est de quoi vous vivez.

Ce qui lui reste, c'est ce qu'elle a donné.

Mais écoutez les nations, apprenez ce que vous n'aurez appris jamais. Plus on donne, plus on garde. Son esprit peut dormir en elle, mais il est toujours entier, toujours près d'un puissant réveil.

Il y a bien longtemps que je suis la France, vivant jour par jour avec elle depuis deux milliers d'années. Nous avons vu ensemble les plus mauvais jours et j'ai acquis cette foi que ce pays est celui de l'invincible espérance.

Il faut bien que Dieu l'éclaire plus qu'une autre nation puisque, en pleine mort, elle voit quand nul autre ne voit plus. Dans ces affreuses ténèbres qui se faisaient souvent au moyen âge, quand personne ne distinguait le ciel, la France seule le voyait.

Voilà ce que c'est que la France.

Avec elle rien n'est fini. Il faut toujours recommencer.

La Plate-Forme est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons diners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraîchit à la brise son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir; les conversations s'ajournent de jour en jour; on reprend le lendemain le fil du dialogue interrompu la veille. Vous ne connaissez pas l'adresse d'un avocat, employé, médecin, ou journaliste à qui vous avez affaire, et vous dédaignez de demander au Directory un vil renseignement: allez sur la Plate-Forme; tôt ou tard il y viendra. Les avocats, dossier sous le bras, cravate blanche au vent, y font une courte et imposante apparition avant l'ouverture du tribunal; les médecins y envoient les convalescents, guérison garantie, et les maris leurs femmes quand elles s'ennuient, guérison également garantie; les employés y oublient l'heure du bureau; enfin, les journalistes s'y félicitent de leurs articles, préparent en commun la polémique qui doit passionner leurs adhérents respectifs, s'entraident fraternellement et se fournissent des armes les uns contre les autres. C'est aussi sur la Plate-Forme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs!

DON JUAN

(Extrait)

Molière

Quoi! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? Non, non, la conscience n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer et

l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos coeurs. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon coeur à ce que je vois d'aimable et, qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui ne puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs; je me sens un coeur à aimer toute la terre; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y voir étendre mes conquêtes amoureuses.

FIDELITE CANADIENNE

François-Xavier Garneau

Que les canadiens soient fidèles à eux-mêmes; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques. Ils ne sont pas assez forts pour se donner une carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des nouvelles théories; ils peuvent se donner toute liberté dans leurs orbites spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement. Nous trouverons dans l'histoire de notre métropole, dans l'histoire de l'Angleterre elle-même, de bons exemples à suivre. Si l'Angleterre est grande aujourd'hui, elle a eu de terribles tempêtes à essuyer, la conquête étrangère a maîtriser, des guerres religieuses a éteindre, et bien d'autres traverses. Sans vouloir prétendre à si haute destinée, notre sagesse et notre ferme union adoucieront beaucoup nos difficultés, et, en excitant leur intérêt, rendront notre cause sante aux yeux des nations.

DESPERANZA

Arthur Buies

Un jour, j'ai cru, j'ai voulu aimer... Pour trouver un coeur qui répondit au mien, j'ai fouillé des mondes, j'ai déchiré les voiles du mystère. Maintenant, vaincu, abattu pour toujours, sorti sanglant de cette tempête, je me demande si j'ai seulement aimé. Peut-être que j'aimais, je ne sais trop; mon âme est un abîme où je n'ose plus regarder; il y a dans les natures profondes une vie mystérieuse qui ne se révèle jamais, semblables à ces mondes qui gisent au fond de l'océan, dans un éternel et sinistre repos. O mon Dieu! Cet amour était mon salut peut-être, et j'aurais vécu pour une petite part de ce bonheur commun à tous les hommes. Mais non! la pluie généreuse ruisselle en vain sur le front de l'arbre frappé par la foudre; il ne peut renaître... Bientôt, abandonnant ses rameaux flétris, elle retombe goutte à goutte, silencieuse, désolée, comme les pleurs qui se versent dans l'abandon.

Seul désormais, et pour toujours rejeté dans la nuit du coeur avec l'amertume de la félicité rêvée et perdue, je ne veux, ni ne désire, ni n'attends plus rien, si ce n'est le repos que la mort seule donne. Le trouverai-je? Peut-être; parce que, déjà, j'ai la quiétude de l'accablement, la tranquillité de l'impuissance reconnue contre laquelle on ne peut se débattre. Mon âme n'est plus qu'un désert sans écho où le vent seul du désespoir souffle, sans même y réveiller une plainte.

LE GAMIN DE PARIS

(Les misérables)

Victor Hugo

Paris a un enfant et la forêt a un oiseau; l'oiseau s'appelle le moineau; l'enfant s'appelle le gamin.

Accouplez ces deux idées qui contiennent l'une toute la fournaise, l'autre toute l'aurore, choquez ces

étincelles, Paris, l'enfance; il en jaillit un petit être. Homuncio, dirait Plaute.

Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours et il va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête; il est comme les mouches du ciel qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, barre le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune, court, guette, quête, perd le temps, culotte des pipes, jure comme un damné. Il hante le cabaret, connaît des voleurs, parle argot, chante des chansons obscènes et n'a rien de mauvais dans le coeur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne se dissolvent pas dans la boue. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent.

LES CLOCHES NATALES

Chateaubriand

J'aime à entendre les sons de la cloche lointaine qui appelle l'homme des champs au temple, le dimanche. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoute le pieux murmure en silence. Chaque frémissement de l'airain porte l'innocence des moeurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie de ma première enfance, à mon âme naïve. Oh! quel coeur si mal fait n'a tressailli de joie au bruit des cloches qui frémirent sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui publièrent la sainte allégresse de son père et les joies encore plus ineffables de la mère, dans les lieux d'alentour. Le son de la cloche natale plonge notre âme dans des rêveries enchantées où tout se trouve: religion, famille, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument des petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement; et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur... Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant, une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

LA CHRETIENTE

Thomas Chapais

Autrefois, Messieurs, il y avait dans le monde une institution admirable dont la physionomie imposante et la bienveillante influence ont rempli tout un âge de l'histoire. Les nations baptisées reconnaissaient un même droit public, possédaient en commun un ensemble de principes et de coutumes, suivaient en certaines circonstances la même ligne politique et participaient à la même action militaire. Il y avait une France, une Angleterre, une Ecosse, une Pologne, une Allemagne, une Espagne, une Italie; chacune avait son génie, ses intérêts, ses ambitions. Mais se dégageant de tout cela, et réunissant tout cela en un puissant faisceau, à certaines heures décisives, il y avait la chrétienté.

Hélas ! la chrétienté, cette chrétienté, est devenue l'une de ces ruines majestueuses que l'huma-

nité a semées sur son chemin à travers les âges. Elle s'est écroulée avec l'unité doctrinale de l'Europe, sous les coups de la formidable révolution religieuse qui fut l'oeuvre du seizième siècle. Les guerres, les traités, les combinaisons diplomatiques ont intronisé un nouveau droit public, et creusé un abîme entre la tradition des siècles antérieurs et l'esprit des temps modernes. La chrétienté politique est morte, et ni les concerts européens, ni les conférences internationales, ni même les congrès de la paix, ne lui rendront la vie.

LES FENETRES

Beaudelaire

Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous: "Es-tu sûr que cette légende soit la vraie?" Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis.

Brissac, peu d'années avant sa retraite, fit un étrange tour aux dames. C'était un homme droit qui ne pouvait souffrir le faux. Il voyait avec impatience toutes les tribunes bondées de dames l'hiver au salut, les jeudis et les dimanches, où le roi ne manquait guère d'assister, et presque aucune ne s'y trouvait quand on savait de bonne heure qu'il ne viendrait pas; et, sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avaient toutes de petites bougies devant elles pour les faire connaître et remarquer. Un soir que le roi devait aller au salut, et qu'on faisait à la chapelle la prière de tous les soirs qui était suivie du salut, quand il y en avait, tous les gardes postés et toutes les dames placées, arrive le major vers la fin de la prière, qui, paraissant à la tribune vide du roi, lève son bâton et crie tout haut: "Gardes du roi, retirez-vous, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas." Aussitôt les gardes obéissent; murmures tout bas entre les femmes, les petites bougies s'éteignent et les voilà parties, excepté la duchesse de Guiche, Mme de Dangeau et une ou deux autres qui demeurèrent. Brissac avait posté des brigadiers aux débouchés de la chapelle pour arrêter les gardes, et qui les firent reprendre leurs postes, sitôt que les dames furent assez loin pour ne pouvoir s'en douter. Là dessus arrive le roi, qui, bien étonné de ne point voir de dames remplir les tribunes, demande par quelle aventure il n'y avait personne.

Au sortir du salut, Brissac lui conte ce qu'il avait fait, non sans s'espacer sur la piété des dames de la cour. Le roi en rit beaucoup et tous ceux qui l'accompagnaient. L'histoire s'en répandit incontinent après; toutes les femmes auraient voulu l'étrangler.

LA CALOMNIE

(Le barbier de Séville)

Beaumarchais

La calomnie, monsieur! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien, et nous avons ici des gens d'une adresse ! D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, pianissimo murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille et, piano piano, vous le glisse à l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et rinforzando de bouche en bouche, il va le diable; puis, tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'oeil. Elle s'élanche, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait !

CE QU'IL FAUT SAVOIR

(Les précieuses ridicules)

Molière

"Eh ! mon Dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont ceux qui donnent le branle à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connaissance, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par

le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité et qui sont de l'essence d'un tel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé: "Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là en est à la troisième partie de son roman, cet autre met ses ouvrages sous la presse."

C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

LES JEUNES GENS ET LA POLITIQUE

Michel Bibaud

Des jeunes gens, bien intentionnés sans doute, épris de l'amour de leur patrie et de leurs compatriotes, mais encore sans expérience, s'étaient jetés, à corps perdu, dans la carrière de la politique. Dans leur enthousiasme patriotique ils devaient en passant les bornes de la modération et de la prudence, se fourvoyer, et égarer ou mener trop loin ceux qui voulaient les suivre. Les jeunes gens sont l'espoir de la patrie, non son conseil; et pour réaliser, ne pas tromper cet espoir ils doivent attendre que leur temps soit venu, que l'âge, l'expérience, la réflexion et l'étude aient éclairé leur raison et mûri leur jugement; autrement ils courent le risque de compromettre leur avenir, en faisant ce que dans la suite, ils voudraient beaucoup n'avoir pas fait, après avoir reconnu que le parti embrassé avec chaleur n'était ni le plus sage, ni le plus sûr; ou qu'il n'était ni sûr

ni sage de l'embrasser trop chaleureusement. Le journaliste, l'orateur, l'historien, qui, loin de chercher à réprimer, à modérer du moins la fougue des jeunes gens, chercherait à l'exciter, nous paraîtrait manquer essentiellement à son devoir public. Les hommes âgés, les sages, ne doivent pas seulement à la jeunesse le sourire de la bienveillance et des bons souhaits; ils lui doivent encore l'avis de se garder de son âge.

LE MYSTERE DE L'AU-DELA

Adolphe Routhier

Dans le siècle où nous vivons, plus qu'à aucune autre époque, l'homme fait de grands efforts pour se débarrasser de ce qu'il appelle "l'au-delà"; mais c'est en vain; il arrive toujours une époque dans l'existence où l'étude de ce mystérieux inconnu devient pour lui un tourment.

Plus il en détourne sa pensée, plus elle revient; et ce qu'il demande avant tout à la science moderne, c'est de lui démontrer qu'il n'y a pas d'autre vie.

Certes, la science moderne fait de son mieux pour arriver à cette démonstration; mais pour peu qu'elle soit de bonne foi, elle est bien forcée d'avouer de temps en temps qu'elle n'en sait rien. Et le tourment subsiste. Il grandit à mesure que les années s'accroissent et que le terme est proche.

Que ses espérances soient comblées ou qu'elles soient déçues, qu'il se dégoûte de l'existence ou qu'il s'y cramponne, l'homme voit inévitablement approcher le jour fatal du dernier départ pour le dernier voyage. Tout lui dit que ce monde est un lieu d'exil, et que cette vie n'est qu'un commencement.

Mais où donc est la Patrie, si la terre est un exil? Et quel est ce voyage qui commence à la tombe, et dont le terme est enveloppé d'insondables mystères?

LES PETITS BONHEURS

Maurice Maeterlinck

S'il y a des bonheurs dans ta maison?..Mais, petit malheureux, elle en est pleine à faire sauter les portes et les fenêtres !... Nous rions, nous chantons, nous créons de la joie à refouler les murs, à soulever les toits; mais, nous avons beau faire, tu ne vois rien, tu n'entends rien..J'espère qu'à l'avenirtu seras un peu plus raisonnable... En attendant, tu vas serrer la main aux notables. Une fois rentré chez toi, tu les reconnaitras ainsi plus facilement... Et puis, à la fin d'un beau jour, tu sauras les encourager d'un sourire, les remercier d'un mot aimable, car ils font vraiment tout ce qu'ils peuvent pour te rendre la vie légère et délicieuse...Moi d'abord, ton serviteur, le Bonheur-de-se-bien-porter...Jene suis pas le plus joli, mais le plus sérieux. Tu me reconnaitras?.. Voici le Bonheur-de-l'air-pur, qui est à peu près transparent..Voici le Bonheur-d'aimer-ses-parents, qui est vêtu de gris et toujours un peu triste, parce qu'on ne le regarde jamais...Voici le Bonheur-du-ciel-bleu, qui est naturellement vêtu de bleu; et le Bonheur-de-la-forêt qui, non moins naturellement est habillé de vert et que tu reverras chaque fois que tu te mettras à la fenêtre...Voici encore le bon Bonheur-des-heures-de-soleil qui est couleur de diamant, et celui du Printemps qui est d'émeraude folle...

B N Q



C 000 246 522